

Moshè Waldman

NE FUIS PAS...

J'ai vécu la folie
d'une nuit.
Un homme — un homme a égorgé
et dans l'ivresse de sa joie
a lampé
le sang

le corps dilaté
de l'enflure du rire.
Comme la bave sur la gueule d'un cheval malade
écume son plaisir
coule l'ivresse de sa joie.

Je gis dans mon sang
et mes lèvres fendues
rugissent :
homme, ne fuis pas avec ta proie
tu portes en moi ton sang.

Je barrerai toutes tes routes —
entraverai tous tes pas,
volerai ton repos —
et te forcerai comme un chien galeux
à te réfugier dans les bois
où les arbres vénéreux
frapperont de lèpre ton corps...

Et la terre —
mère honteuse
d'avoir vu ses enfants
déchiquetés, dévorés
précipités en son sein,
assoiffée de vengeance,
brûlera sous tes pas.

Et le soleil honteux taché de sang,
privé de ses fils
pour qui il tressait ses rayons,
sa lumière noyée dans un ravin sanglant,
fera de toi une flamme
et de ta main droite
des cendres...

Tu ne trouveras pas vie sur terre
ni mort dans la terre...
Ton corps deviendra poussière
éparpillée par le vent
sur tous les chemins...
Homme,
ne fuis pas avec ta proie
mon sang humain.

Varsovie, 1936

Fun ale vaim (De tous les lointains), 1980 (p. 300).

NOS JOURS...

Nos jours se distillent — goutte-à-goutte de chagrin
avant même le couchant.

Le deuil voile notre être.

Cette nuit —

qui viendra d'une contrée noire? —

Et qui demeurera?

Qui demeurera?

Mes yeux — cadrans de douleur.

Pensée noire qui vrille le cerveau —
ver rongeur.

Dans mon cœur meurtri

la blessure s'épanouit.

Pour la prière — mes mains levées

en poings

se ferment.

Muette

la lumière grise tamise mon visage
mes oreilles douloureusement épient
le bruit du couteau qu'on affûte.

Que cherche partout — mon cerveau

que cherche partout — mon enfant?

Cette nuit

qui viendra de nouveau d'une contrée noire?

Muet

le deuil voile notre être —

On approche!

On approche.

Et qui demeurera?

Varsovie, 1938

Ibid. (p. 293).

ALLONS IMPLORER LE PARDON DES DIEUX

(extraits)

A

Plus jamais tu n'iras
dans la grâce rayonnante
par tes chemins.

Écoute
quelque part le crissement des scies —
dans la forêt tombe arbre après arbre.
Tu as froid ?
Tu ne bâtiras plus jamais ta tour ici.
Tu es dans le pays boréal
des étoiles éteintes.
Jadis, éclat d'or, ton rêve scintillait ?
Serre les lèvres et chante
ton chant de détresse

L'or du jour s'éteint,
Les forêts s'embrasent — rouges.
Tes épaules se voûtent.
Tes cheveux grisailent.

B

Dans le miroir de mon rêve
entrent mes jours perdus.
Givre sur les vitres ;
le jour est douceur pour toi
tu es bonté pour moi.
Nos heures sont ivres.

Qui a dressé devant nous
des barreaux de fer ?

Scintillement d'or sur les vitres.
La nuit est douceur pour toi
tu es bonté pour moi.
Mon souffle brûle tes tempes.
Ton haleine — mes lèvres.
Vogue la barque de l'amour.

★

Vint la tempête,
destruction
et ruines.
Le feu inonda notre cour.

Fenêtre arrachée,
pleure le mur...
Pleure le chemin
d'une verte tristesse.

★

Errance par des villes inconnues —
Pleurs
déchirés par la peur —

Le rêve dans le miroir
s'éteint — mèche fumante d'une bougie consumée.

C

Que de beauté tu as inventée —
Que de paradis pour ton rêve —
Aujourd'hui?
Sur tes lèvres — une écume verte,
sur tes paupières — la poussière.
Les yeux béants
tu vas par des chemins étrangers,
accablé,
épuisé.
La folie rôde.
Tes jours courent
chiens enragés.
Tes nuits hurlent
chacals affamés.
Sache, plus jamais tu ne trouveras
Le chemin de ton rêve.

★

Des bateaux ont touché la rive
des bateaux sont partis.
Une femme attendait
un enfant pleurait.
Mon rêve brûlait —

Qui a inventé le mot : volonté ?
Sot, il faut rire quand le cœur se fend de douleur
et chanter à genoux
quand le cri déchire ta gorge.

[...]*

Boukhara, 1942

Ibid., p. 32.

* Les quatre dernières parties du poème ont été publiées in *Dans la langue de personne*.